

LA DOULEUR

Je vis avec un drôle de mal au ventre depuis quelques jours. J'ai d'abord cru à un effet des médicaments que je prends à cause de mes dents douloureuses, du fait des travaux titanesques entrepris par mon dentiste ; puis, à cause des exposés que je devais faire ; mercredi à mon séminaire, samedi aux après midis de la Lysimaque. Il n'est pas toujours évident de s'exposer en public. Ça va et vient, centré essentiellement sur le ventre, le plexus solaire, mais avec des avancées à la gorge, ce qui me permet de ne pas trop me tromper en acceptant de me dire qu'il s'agit d'angoisse et non du déclenchement de quelque maladie organique. J'en ai parlé vendredi soir à ma compagne, et ça a été mieux.

Puis, le mercredi, suivant, j'ai fait mon séminaire, et ça s'est fort bien passé. Je n'ai ressenti aucune douleur en parlant. Mais c'est revenu le lendemain dans la journée. Je me suis dit alors que je devais plutôt craindre l'accueil qu'on me réserverait au samedi de la Lysimaque, dont j'ai déjà eu à supporter l'esprit critique.

Je m'y suis pourtant beaucoup exposé, racontant l'un de mes rêves ; et, comme pour mon séminaire, la douleur ne s'est pas manifestée pendant que je parlais. Le soir, je goûtais le repos d'une soirée agréable et paisible, d'autant que mes appréhensions s'étaient révélées vaines : on avait apprécié mon exposé, et j'avais même fait rire à plusieurs reprises. Même si je ne fais pas beaucoup progresser la théorie analytique, je me dis qu'un rire n'est jamais perdu. C'est une des manifestations humaines les plus précieuses qui soit.

Pourtant je me suis couché avec la douleur, insidieusement revenue en cours de soirée. J'ai néanmoins dormi et j'ai rêvé ceci :

Un ours en peluche, en une curieuse matière grumeleuse qui fait autant penser à de la merde (j'avais eu aussi une constipation depuis le samedi, ce qui n'est pas énorme), qu'à l'aspect frisé d'une toison pubienne féminine ; un poing (le mien ?) s'enfonçait dans le plexus solaire de cet ours. Ce n'était pas un « coup » de poing ou, s'il faut garder le mot « coup », alors un coup de poing continu, comme l'était la douleur.

Je me suis réveillé et j'ai d'abord pensé : bon, voilà une figuration de mon mal au ventre qui ne m'aide pas beaucoup. C'est d'une lecture trop évidente. Puis, presque aussitôt, il m'est venu ce qui était déjà dans l'arrière plan de ma pensée et que je ne voulais pas laisser passer à l'avant plan : la douleur d'un de mes analysants, que j'appellerai pour vous Jacques Alours ; j'ai modifié son nom et les circonstances de mon rêve afin de préserver son anonymat, tout en laissant entendre une homophonie semblable à celle qui m'a mis sur la piste. Il est venu me trouver pour un mal de ventre terrible et permanent, accompagné de nausées et vomissements incoercibles qui l'amènent parfois à consulter les urgences, et plus souvent qu'à son tour. A chaque fois, les examens médicaux se révèlent négatifs. Ce pourquoi il a fini par suivre le conseil des toubibs qui lui disaient d'aller voir un psy.

La dernière fois qu'il était venu me voir, il avait tellement mal que sa respiration était difficile, il me parlait en surmontant sa douleur, c'était très pénible à entendre. En en parlant à ma compagne, je me suis entendu dire : j'ai dû penser : « si je pouvais prendre un peu de sa douleur pour le soulager... ». Aussitôt pensé, aussitôt fait.

Je ne suis pas coutumier de ce genre de générosité, dont je me passerais bien volontiers.

Quoique : comme Dora, il se peut bien que j'y ai trouvé mon compte. Cette douleur était peut-être bien du côté de la jouissance.

Mon rêve a transformé son nom en représentation de chose : je vois un ours là où j'ai entendu son nom sans jamais entendre l'amicale signification animale qui y était pourtant inscrite. J'ai repris son symptôme. Dès que j'ai pensé ça, sans même avoir à le dire, la douleur est partie.

Elle n'est pas revenue depuis.

Voilà. Cela, j'ai pu le penser, et ça a fait disparaître la douleur. Chez moi. Mais lui, dans l'histoire ? Je le dis tout de suite, ça n'a pas opéré magiquement et à distance, bien que dans la semaine suivante, il m'ait déclaré n'avoir pas eu à souffrir de ses maux habituels. Mais la semaine d'après, les crises sont revenues, et d'une manière particulièrement violente.

Hypothèse : la différence entre lui et moi se situe là : mon expérience de l'analyse me fait trouver aussitôt la signification de mon symptôme, et il disparaît. Lui, il n'a pas encore cette expérience, et il se tient au plus loin qu'il le peut de la signification de son symptôme, car s'il s'autorisait à la reconnaître, cela briserait l'équilibre qu'il a trouvé grâce à ce symptôme.

Je considère donc comme une nécessité de m'interroger sur le rapport de transfert qui me lie à lui, et ceci du seul point de vue que je suis susceptible de développer : le mien. Il me semblerait hors de propos d'interpréter ses propos. Sa parole, c'est la sienne et la seule chose que je peux faire, c'est, si possible, de ne pas faire obstacle à son développement. D'où l'analyse que je propose, analyse au sens souhaité du « destruction » qui s'entend dans la « lyse » finale : destruction des résistances qui, m'empêchant d'entendre, pourrait l'empêcher de dire.

Si je reprends son symptôme, c'est qu'il s'agit d'une identification qui fait de mon corps surface d'inscription de ce que je n'ai pas pu dire ; et si je n'ai pas pu dire, c'est que je n'ai pas entendu, et que ça s'est écrit à la place. Telle est mon hypothèse.

Si j'en rêve, c'est pour me donner à lire cette nouvelle écriture, afin de préciser celle du corps, par trop massive, par trop allusive, par trop inarticulée. Cette dernière ne fait que mimer. Elle ne donne pas d'information supplémentaire. Elle ne fait rien retentir d'autre que du gémissement, avec à la rigueur, le mot ventre et le mot douleur. Elle ne vient de nulle part, elle ne va nulle part. Elle s'impose. L'échec des interprétations successives que j'en donne, par rapport à mes prises de paroles, indique néanmoins une voie : il doit s'agir d'un dire resté muet, au sens de la lettre volée, comme elle en souffrance.

L'écriture et le projet d'en parler m'amènent à développer les éléments que me fournissent ce symptôme et ce rêve. Il faut trouver les mots, dans une confrontation au lexique et à la syntaxe du français ; mais aussi à cette langue particulière qui s'articule entre gens un peu au fait de la théorie analytique ; mais encore à cette écriture particulière qu'est la topologie. Cette double traduction, du français au freudo-lacanian, puis au topologique, c'est ça qui oblige à développer le sens du symptôme, le sens du rêve, le sens des mots, et tout cela, comme le dit Lacan « contre la signification ».

Ne serait-ce que parce que je pense pouvoir disposer, à partir d'un certain moment du parcours, d'un éventail de significations possibles qui ne pourra que, nécessairement, débloquer, vers la mise en acte de la parole, vers le sens, l'usage de la fonction de représentance. Au lieu d'être bloquée sur un objet « douleur » ou « image » d'un rêve, elle va construire de multiples représentations, mettant l'accent sur le rapport entre elles, plus que sur

elles, et sur le rapport des points de vue sur ces représentations, plus que sur les points de vues comme tels.

L'identification est un des concepts freudiens fondamentaux. Lacan ne s'y est pas trompé en y consacrant une année entière de son séminaire, celle où il introduit massivement la topologie dans son enseignement. Dans « Psychologie des masses et analyse du moi », Freud écrit que l'identification est le plus ancien rapport possible à un objet.

Justement, ma douleur est un objet, elle se présente même comme inorientable : je ne sais pas d'abord d'où elle vient, ni qui parle, ni qui écrit. Le signifiant, dit Lacan, c'est « ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ». Dans cette douleur, il n'y a pas d'autre sujet que moi. Je ne sais pas, de prime abord, de quel objet elle indique le rapport. C'est une lettre en souffrance, et, en tant que je ne sais pas la lire, c'est une lettre volée. Il n'y a pas d'autre signifiant, donc ce n'est pas du signifiant.

Je peux dire cela après-coup, car le rêve m'a justement indiqué l'expéditeur de cette lettre, l'autre signifiant auquel la mettre en rapport : du coup, la douleur se dissout instantanément. Elle cesse d'être un objet inorientable, un objet *a*, elle devient d'abord, par le rêve, une lettre lisible, l'inscription d'un signifiant qui s'est prononcé à l'égard de quelqu'un, et qui le peut encore. Elle cesse de ne pas s'écrire, se proposant au dire devenu possible, qui, se disant, la fera cesser de s'écrire. Elle a trouvé une orientation, c'est-à-dire un sens : ça va vers cet homme-là que je reçois depuis quelques temps, et qui a mal au ventre.

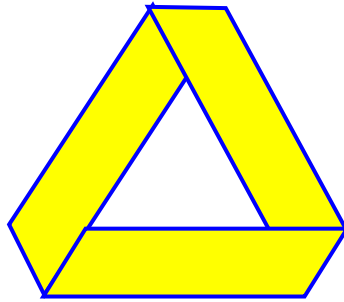
Je ne suis pas coutumier des maux de ventre. J'ai eu ça des années pendant mon enfance, mais un jour, je devais avoir dans les 8 ou 10 ans, c'est parti. J'y reviendrai plus loin. Voilà que ça ne revient que pour me faire parler de cet homme-là, *de mon rapport* à cet homme-là, Jacques Alours.

Alors, comme le dit Lacan¹, est-ce un, est-ce deux ? $S1 \rightarrow S2$? Je peux en tout cas au moins poser la question, car auparavant, il n'y avait que \$ et *a*, ma (\$) douleur (*a*). Quand j'écris \$ en corrélation du « ma » de « ma douleur », il s'agit bien du sujet de l'inconscient, et non du moi, temporairement localisé dans le ventre. Le moi conscient rejette la douleur ; il ne la reconnaît pas comme sienne, il la voudrait la plus éloignée possible. Mais si elle est là, c'est bien qu'elle satisfait à quelque exigence : celle de la pulsion, qui pousse à écrire, à parler, ce qui, ne cessant pas de ne pas s'écrire, trouve brutalement cette écriture indéfinie de la douleur, qui ne cesse pas de s'écrire.

Voilà qui se métaphorise fort bien de la bande de Mœbius homogène. Ses trois torsions de même sens ne permettent pas de dégager des localités distinctes. Elles ne permettent donc pas de s'orienter. L'orientation suppose un rapport entre un objet et un sujet qui a des points de vue sur cet objet. Car s'il ne met pas en rapport les différentes faces de l'objet, en multipliant les points de vue, le sujet ne peut se faire une idée globale de l'objet. Il reste figé sur une seule face, se contentant de sa platitude, sans soupçonner la troisième dimension qui permet d'écrire l'Autre face.

Ainsi ma douleur se présentait-elle comme surface, indéfinie, unilatère, car sans rapport avec une quelconque Autre face.

¹ La structure de quatre discours est à quatre lettres pivotant sur quatre places ; elle s'obtient à partir du discours du maître, $\underline{S1} \rightarrow \underline{S2}$
\$ *a*

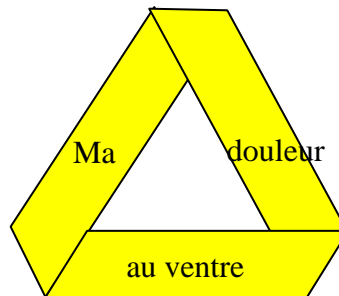


Chacune des « zones » définie par la mise à plat, qui fait écriture, est à la fois *sous* celle qui la précède et *sur* celle qui la suit ; elles sont donc équivalentes, et rien ne permet de repérer si on est sur l'une ou sur l'autre. On n'a pas autre chose comme point de repère qui fasse point de vue à découper des localités : prendre les zones les unes par rapport aux autres. Sans distinction extrinsèque, on ne peut leur attribuer qu'une seule couleur, faisant une seule face. C'est la couleur de la douleur.

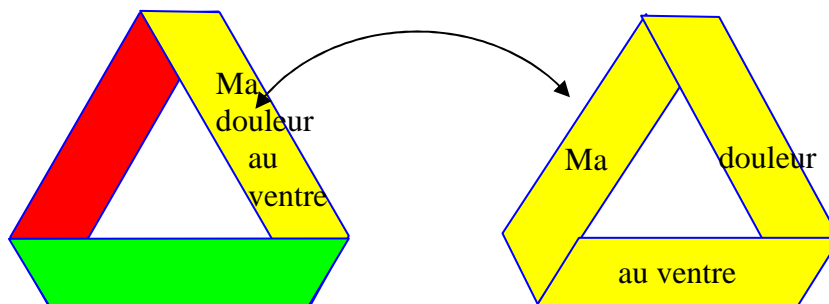
Pour bien des topologues, l'asphérique, c'est-à-dire l'unilatère, est synonyme de fonction, par opposition au sphérique, synonyme de l'objet. Le point de vue que je développe ici sur cette bande de Möbius-là (homogène), est tout autre : n'étant pas dans un rapport au sphérique, l'asphérique y est coincé en objet. De la même façon, grammaticalement, si la négation discordentielle ne s'oppose pas à la négation forclusive, son caractère discordentiel reste forclos et l'ambiguïté du « je crains qu'il ne vienne » se transforme en une perplexité pouvant aller jusqu'à l'immobilité catatonique. Pourtant c'est bien d'asphérique qu'il s'agit, c'est-à-dire de coupure : si toutes les « faces » sont à la fois dessus et dessous c'est qu'elles sont sur le bord, et un bord c'est une coupure, éprouvée en effet comme telle, c'est-à-dire comme douleur. Autrement dit, l'opérateur de la mise en rapport, (la signifiante : le bord qui met en rapport une face et l'Autre), s'il ne met rien en rapport, c'est qu'il cesse d'être une opérateur (fonction), pour devenir un objet, et un objet inorientable. Sans orientation, le sujet et perdu, ne décide plus rien, ne fait plus rien, ne s'occupe plus de lui-même. Cette bande ne coupe rien, (elle ne permet pas la division entre une face et l'Autre), et en plus elle n'est pas coupable. C'est l'acoupure : elle soutient le paradoxe d'être coupure tout en étant surface, produisant sur une zone de surface corporelle l'effet linéaire de la coupure signifiante qui ici ne se produit pas dans la parole (sur le linéaire du signifiant)

La bande homogène permet quand même de repérer une différence : entre le bord (« madouleurauventre », sons que je peux énoncer, représentations de mots) et la surface (« madouleurauventre », représentation de chose, éprouvé d'une douleur localisée sur un endroit précis du corps). Le son de l'énonciation s'exprime dans les trois torsions de même sens. En tant que torsions, elles sont mises en rapport. Mais ici, la mise en rapport du même avec le même ne produit pas grand-chose : il s'agit en fait d'un non-rapport. « Ventre (1) » en vient à devenir synonyme de « douleur (2) », à moins que ce soit de « moi », le rapport de l'un à l'autre se perdant dans des explications relatives à une peur éventuelle du jugement des autres sur une mienne parole à venir, dans laquelle on peut reconnaître une mise en question du moi « ma », (3). Si l'écriture définit trois zones semblables, « ma » « douleur » « au ventre », ces trois zones ne sont qu'une, écrivant un « madouleurauventre », bord unique à la manière d'une holophrase. Le signifiant y a perdu sa valeur signifiante : en tant que, n'ayant pas de rapport avec un autre signifiant, il ne produit ni signifié, ni signification. Nous avons bien trois zones, mais c'est la même, et ce n'est ni un signifié ni une signification. La surface

unique qui voisine ce bord unique, c'est l'éprouvé localisé d'une douleur dépourvue de sens. Ce mécanisme de blocage de la fonction en objet s'apparente à la psychose, mais une psychose extrêmement localisée.



Cette bande jaune aux trois torsions homogènes représente ce qui se passerait si la psychose m'envahissait complètement. Mais ici, elle se contente d'une certaine zone de ma psyché, projetée sur une zone corporelle. Une plus juste représentation de ma situation ce moment là serait celle de la bande de Mœbius hétérogène, dont une zone seulement est désorientée :

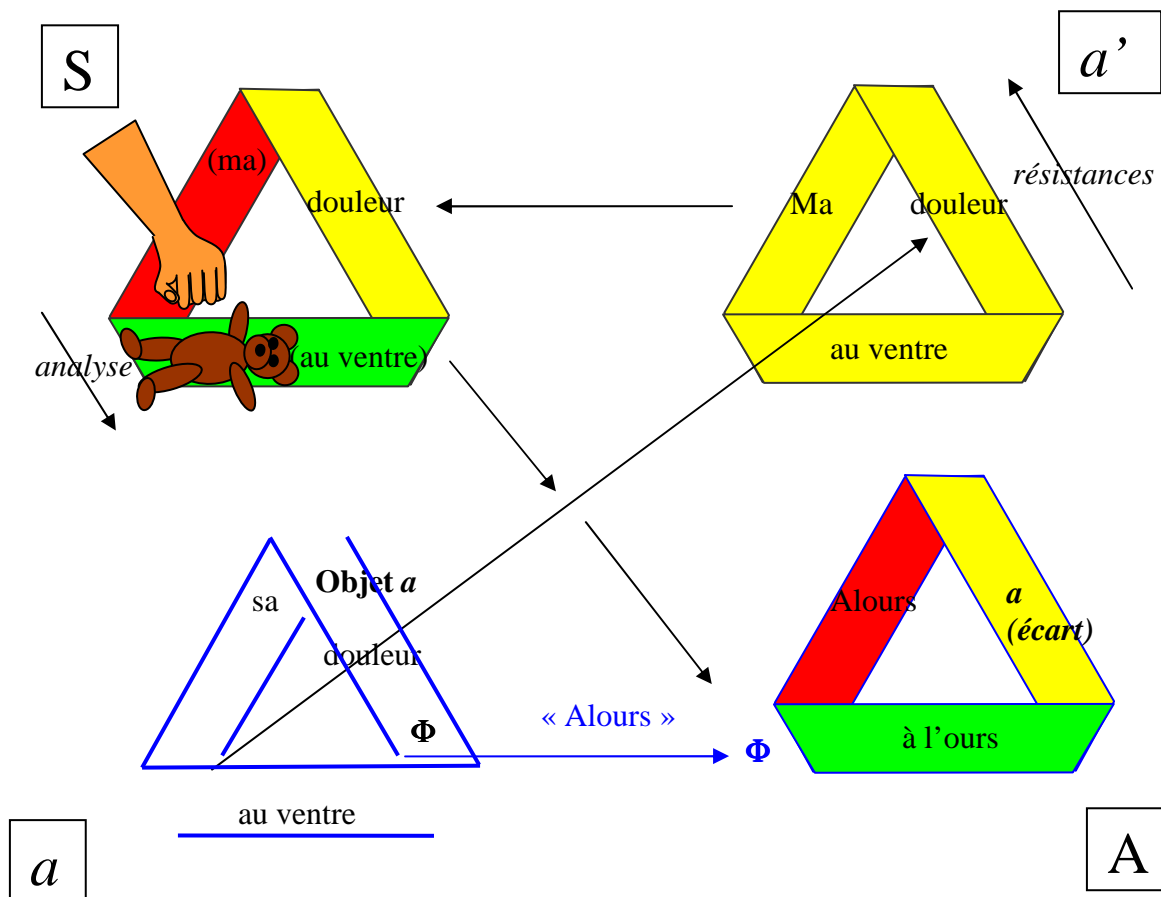


« Ma-douleur-auventre » : ces trois mots sont figés ensemble sur le bord jaune de la bande hétéro, car je ne relie pas (nouage) ce que j'ai entendu (bord sonore) à d'autres signifiants. La liaison à mon analysant a été refoulée, sans doute en raison du lieu où cela s'est inscrit.

Bien sûr, ces trois mots gardent pour moi leur valeur signifiante dans d'autres contextes ; ce n'est que dans ce contexte précis que je ne peux les rattacher à d'autres signifiants, ce qui les rend assimilables à une psychose localisée écrite par la bande de Mœbius homo. Mais une psychose strictement localisée à un symptôme, c'est une névrose. Il s'agit ici du refoulement qui a coupé la représentation « douleur » de sa source, mon analysant. Freud aurait dit « déliaison », je dis ici désorientation, car je ne sais pas à quels autres signifiants les raccrocher : être désorienté, c'est se trouver dans cette situation de ne pas savoir si on est dessus ou dessous. C'est la raison d'utiliser la bande hétérogène, qui localise strictement le lieu de la désorientation sur la zone jaune, tandis que les zones rouges et vertes représentent la possibilité pour ces mêmes termes de fonctionner ailleurs, orientés au minimum l'un par l'autre : dessus, je sais parler de moi autrement que par le biais de ma douleur, dessous, je peux parler de mon ventre en d'autres termes que ceux-là.

A partir de ces deux lettres, la bande hétéro et la bande homo, il est possible de donner une théorisation de la coupure comme dit- solution des résistances de l'analyste.

A partir de la bande hétéro, je reprendrai le schéma du chapitre précédent. Je ne connais la douleur de mon analysant que par ce qu'il m'en dit, c'est pourquoi je la note en « *a* », qui représente ici le moi de la perception, une bande réduite à ses bords : les sons, paroles et gémissements, que j'ai entendus et qui sont entrés en principe comme tels dans mon oreille. Ceux-ci se sont inscrits dans ma mémoire dans un lieu où de semblables inscriptions se trouvaient déjà ; j'y reviendrai plus loin. Ce bord du signifiant qui oriente (je sais d'où ça vient, de mon analysant) se trouve désorienté par le refoulement qui transforme ce bord en surface en effectuant le produit de cette dit-mention « *x* » du signifiant par une dit-mention « *y* » inconsciente : vraisemblablement, ce qui est déjà écrit de semblable en moi, et qui a « mangé » l'écriture nouvelle en lui conférant les caractéristiques de l'ancienne. La surface obtenue en *a'*, jaune, se présente comme un objet désorienté : il a gardé les caractéristiques d'un bord, à la fois dessus et dessous, mais il est devenu une surface, $x \cdot y = S$. C'est une douleur éprouvée dans une zone localisée de la surface corporelle, qui assure inconsciemment l'identification de l'analysant et de l'analyste. La douleur éprouvée se présente en totalité comme un point de vue global asphérique sur la bande de Möbius : la désorientation est partout. Chaque zone est considérée comme appartenant à la même face. « Il n'y a pas de rapport » entre cette douleur et d'autres représentations. Tout se passe comme si nous étions sur une bande de Möbius homogène.

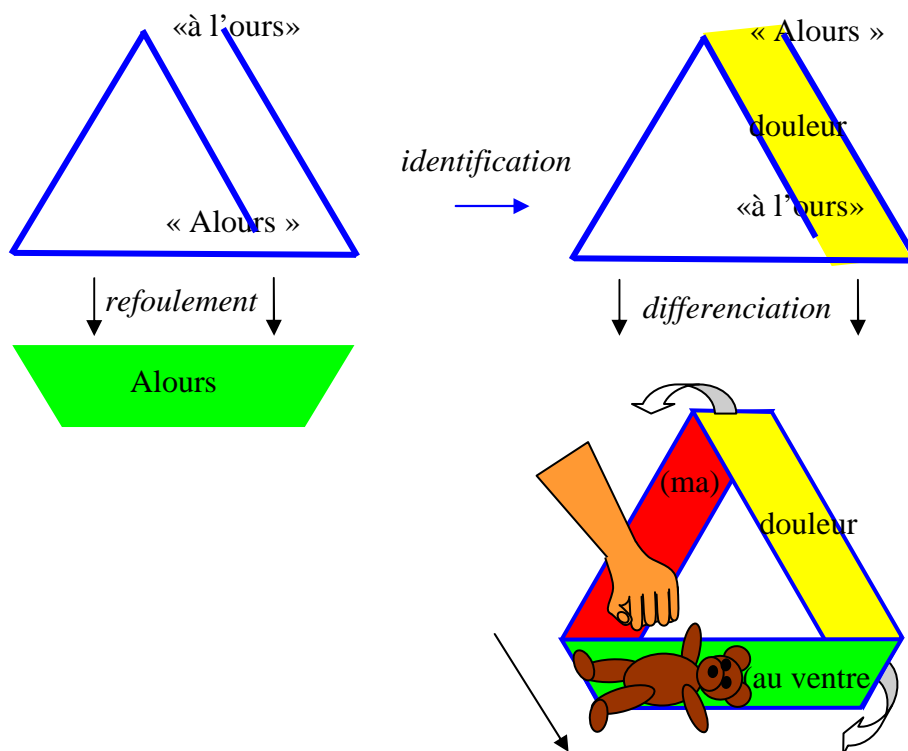


La diagonale *a-a'* écrit la situation de mon mal au ventre avant le rêve. C'est une situation suffisamment inconfortable pour que je cherche à m'en débarrasser. Mais comme je ne sais pas d'où ça vient, je produis le rêve qui m'informe de mon refoulé : il n'est pas facile de s'avouer un transfert négatif. C'est pourtant chose faite : le coup de poing dont, en rêve, je

ne vois pas l'auteur, renvoie la douleur là d'où elle vient, à l'ours. Si la première lettre en diagonale, *a'* assurait l'identification, celle-ci au contraire, S, tente de restituer un écart entre l'analysant et l'analyste. En *a'*, la lecture se situe localement sur la zone jaune, le refoulement faisant écran aux zones rouges et vertes ; tout se passe comme si nous étions sur une bande désorientée, la bande homo, totalement jaune : le point de vue global est privilégié. En S, le rêve permet l'écriture de lettres qui reportent l'attention du lecteur sur l'articulation entre les zones rouges et vertes, donnant une écriture de ce qui ne cessait pas de ne pas s'écrire. Le « ma » du « madouleurauventre » franchit la torsion du haut et trouve une identité encore voilée en l'auteur du coup de poing. Le « ventre » franchit la torsion du bas et se trouve raccordé à son propriétaire présumé par l'homophonie « à l'ours ». Le rêve vient restituer les liaisons que le refoulement avait voilées.

Il n'y a plus qu'à l'interpréter, en A, grâce à la perception acoustique (l'homophonie « à l'ours, Alours »), présente dans le préconscient, qui fait entendre le double sens de « à l'ours » comme discours de l'Autre. Ce dernier, restituant sa signification à chaque élément, restaure l'écart entre analysant et analyste, un temps dissous dans l'identification.

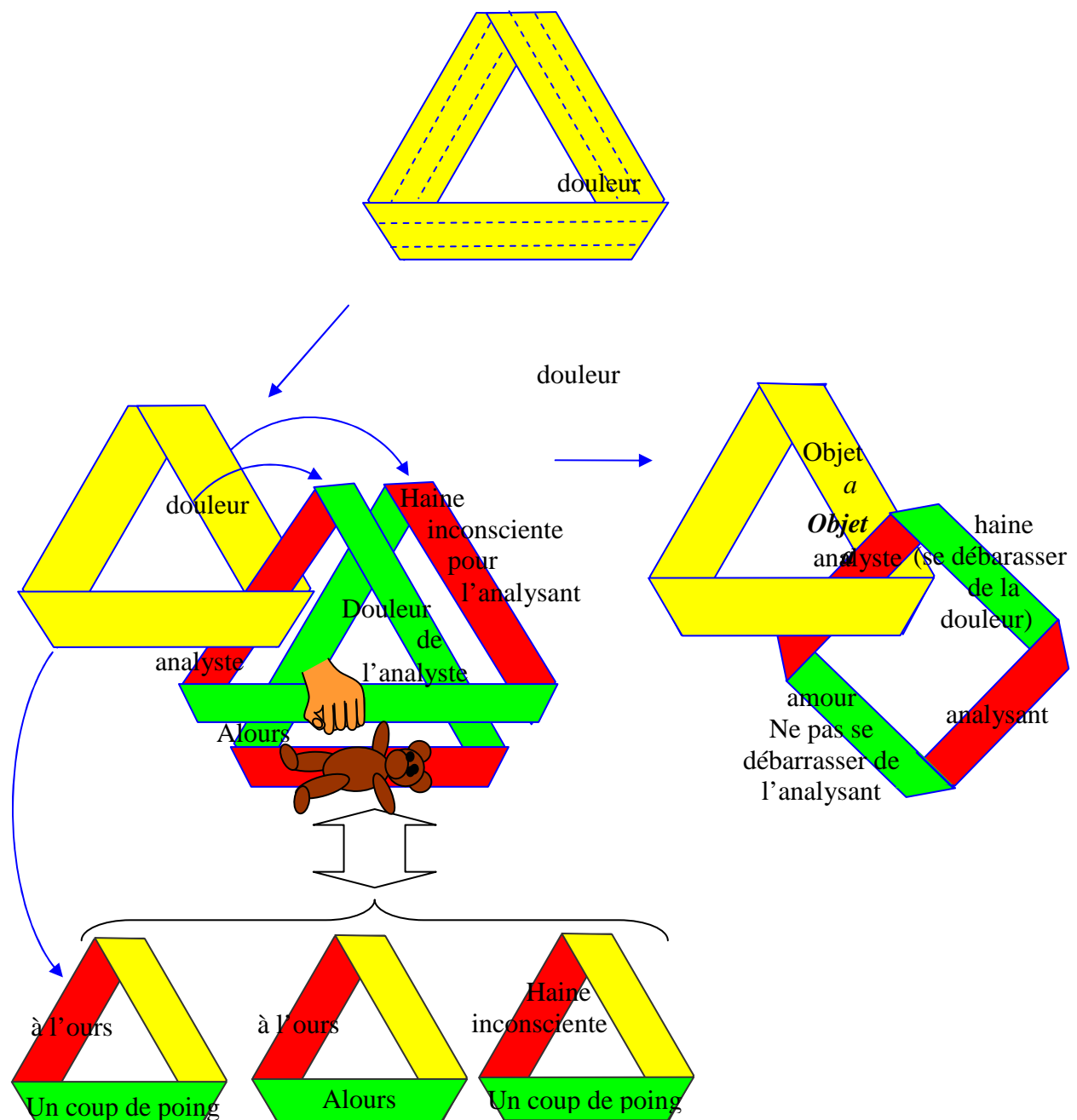
On peut après-coup reconstituer ainsi le travail du refoulement : il détache le signifiant – « Alours » l'inscription du son (trait bleu) – de la surface du signifié (« Alours », l'analysant, surface verte) et s'étoffe en s'inscrivant, d'abord à la surface de mon corps comme douleur, puis sur l'écran de mon rêve comme « à l'ours ». Le même signifiant est représenté par le même segment de droite tordu, dont les trois torsions écrivent la découpe qu'il opère dans une surface en revenant sur lui-même, la surface de mon corps :



Ce parcours de trois écritures de la bande de Möbius correspond à une coupure le long du bord d'une bande hétéro, qui a pour résultat, au bout de deux tours, de détacher le bord. Il ne s'agit pas cette fois d'un bord signifiant, qui n'aurait qu'une dimension, mais du bord littoral qui est d'emblée muni d'une surface. J'ai parfaitement entendu le signifiant Alours puisqu'il s'agit du nom de mon analysant. Le symptôme, puis le rêve lui confèrent une

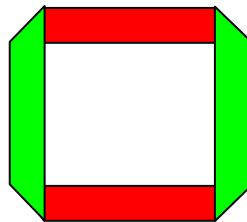
dimension supplémentaire en transformant cette représentation de mot en représentation de chose : je n'entends plus, je ressens la douleur (surface désorientée jaune), puis je vois, et ce que je vois est une surface munie d'un envers et d'un endroit, le poing et l'ours en peluche, articulés entre eux par une torsion : le coup.

Le modèle topologique en est la coupure du bord de la bande de Mœbius : on ne peut pas découper quelque chose qui n'aurait qu'une dimension, il faut nécessairement laisser un peu de surface à ce bord. Faites l'expérience avec une bande de papier dont vous aurez rabouté l'envers et l'endroit par une torsion hétérogène (comme décrit plus haut) et que vous aurez mise à plat. Faites courir un ciseau le long de son bord, c'est-à-dire pas au milieu. Vous obtiendrez ceci :

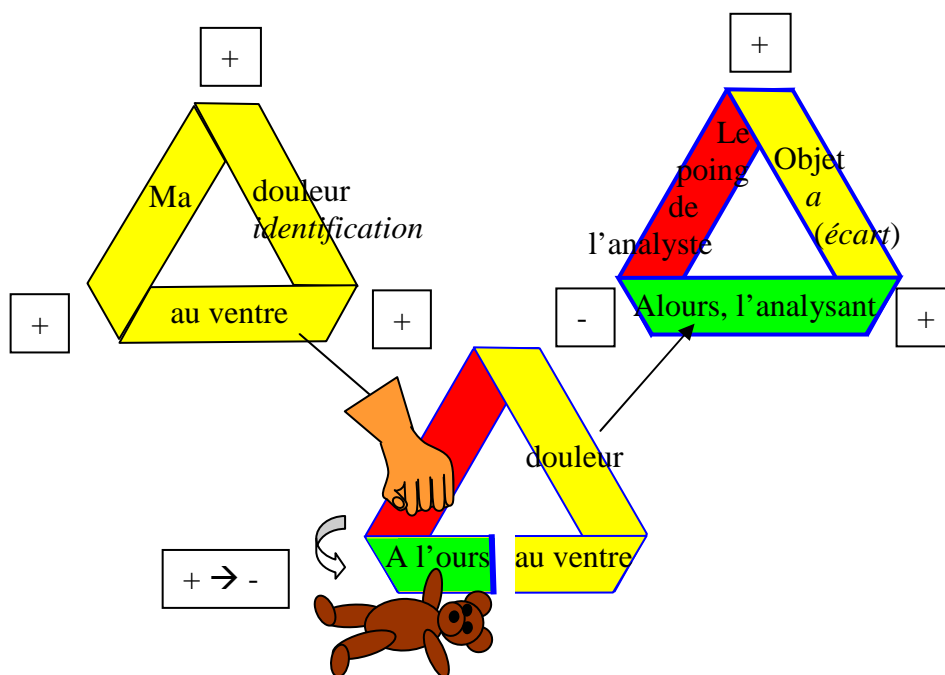


Une bande bilatère (à deux faces, rouge et verte) présentant six faces, du fait de la mise à plat, enlacée à une bande de Möbius identique à la bande initiale (jaune). Cette bande bilatère a le mérite de détailler ce qu'on pourrait représenter par trois bandes de Möbius mises à plat, car la mise à plat, l'écriture, revient à opérer une découpe. Le rêve s'écrit par une première découpe qui sépare de la zone jaune les images qu'il encode. Chacune de ses images va ensuite être découpée à son tour par l'interprétation : la rouge d'abord, « à l'ours », qui va donner la clef du rêve, puis la verte, le coup de poing, qui révèle la haine de l'analyste pour ce qui lui cause de la douleur.

Si vous continuez l'expérience, lecteur, avec votre bande de papier bilatère, vous constaterez, en la triturant un peu, qu'il est possible de réduire le nombre de ses torsions à quatre. Du coup, vous le constaterez, les quatre torsions restantes sont toutes de même sens, contrairement à la mise à plat d'un cylindre, dans laquelle les torsions s'opposent par leur sens deux à deux :



A partir de la bande homo, une coupure transversale (selon la dit-mention inconsciente « y »), suivie d'un changement de sens de la torsion et recollage nous donne une bande de Möbius hétérogène. Si « madouleurauventre » tournait en circuit fermé, homogène, cette lettre, une fois lue, introduit un hétéros. Je ne suis pas le seul concerné par ce symptôme, qui se trouve ainsi situé, non plus comme surface sur mon corps, mais comme bord commun entre nos deux corps. Ça ne veut pas dire que nos corps se touchent, mais que les mots servant à en parler sont les mêmes, à condition de s'en apercevoir. « Madouleurauventre », l'inorientable précédent qui prenait toute la place, trouve une localisation dans la zone jaune de l'écriture de la bande de Möbius hétérogène, qui représente, localement, ce qu'était globalement la bande de Möbius homogène. Autrement dit, l'interprétation laisse toujours un reste à interpréter :



Le changement de sens de la torsion consiste à effectuer une rotation complète autour de la pliure (2π), de sorte que la face lisible du point de vue du lecteur reste la même que précédemment, sauf que cette fois, elle (devenant verte) passe *sur* celle qui la précède, la face de gauche (devenant rouge). Etant la même face, on peut la recoller au morceau en attente sur la droite de la coupure (encore jaune). Du coup cette face se retrouve totalement *sur* les deux faces qui l'encadrent, tandis que la face de gauche passe entièrement dessous. L'inversion du sens de la torsion a donc opéré une découpe. Là où les trois faces étaient identiques, elle distingue à présent une face dessus (verte), une face dessous (rouge) et une face dessus-dessous (jaune). Le forclusif « le rouge n'est pas le vert » s'oppose au discordantiel : je crains que le jaune (dessus-dessous) ne participe à la fois du rouge (dessous) et du vert (dessus).

Comme dans la méthode précédente, la même opération pourrait se répéter autant de fois qu'on veut, chaque élément pouvant être scindé par une nouvelle interprétation.

L'intérêt de ces trois théorisations réside dans le fait de ne pas se laisser fixer par l'imagerie de l'une d'entre elles. Le passage de l'une à l'autre permet au contraire de laisser tomber la localité d'une démonstration portée par une série d'images, pour lire ce qui, entre les lignes, continue de ne pas cesser de ne pas s'écrire, le mouvement de coupure, et le passage dans la troisième dimension.

Dans la première démonstration basée uniquement sur des mises à plat, on se rend compte que ces opérations font apparaître une dessus et un dessous, ainsi qu'une zone de bord, à la fois dessus et dessous : on a produit une écriture de la différence entre le plan de l'écriture, le bord, et le trou qu'il y a autour, la troisième dimension, lisible dans l'articulation du dessus et du dessous. On y saisit l'encodage qui se produit dans le symptôme – passage de la « une dimension » du signifiant aux deux dimensions de la représentation de chose désorientée – puis dans le rêve – passage des deux dimensions de la surface désorientée aux « deux plus deux dimensions » de la surface orientée par une face dessus et un face dessous. Enfin le décodage de l'interprétation réinscrit la troisième dimension du signifiant qui recoupe chacune des faces de la surface précédemment orientée.

Dans la seconde, la coupure sur le bord de la bande de Mœbius entraîne une semblable différenciation. Le dépliage de la bande bilatère pour passer de six à quatre torsions s'opère évidemment en passant par la troisième dimension. C'est un mouvement, il ne peut s'écrire, pas plus que la coupure comme telle, le trou comme tel, la troisième dimension comme telle, qui représente la parole qui, comme telle, ne peut évidemment pas résonner comme au moment de son énonciation.

Enfin, dans la troisième, la coupure transversale est suivie d'un changement de sens de la torsion qui est lui aussi un mouvement dans la troisième dimension.

Tous ces mouvements sortant du plan de l'écriture représentent la parole et ses effets d'interprétation.

Dans mon rêve, la coupure passe entre l'épaule et l'ensemble bras-poing-ours. Je ne voyais pas à qui pouvait appartenir ce bras. L'interprétation redéfinit l'endroit de la coupure. Le poing et le bras deviennent l'outil d'une mise en rapport, comme un coup de poing venant de l'analyste vers l'analysant soit, une inversion de ce qui s'est réellement passé, puisque la douleur est « passée » dans l'autre sens, de l'analysant vers l'analyste. Le rêve s'avère ici l'accomplissement d'un désir : que la douleur soit retournée à l'envoyeur. Après interprétation, la coupure passe donc entre le poing et l'ours, tandis que le bras se trouve recollé à son propriétaire, l'analyste. Là où elle séparait la chose vue (« coup de poing à l'ours ») de tout contexte, comme la bande de Mœbius homogène, elle retrouve sa fonction d'orientation entre deux éléments du contexte. Elle devient écriture de la pulsion, dont Freud nous indiquait les manifestations en termes d'inversion dans le contraire (*Verkehrung ins Gegenteil*), de retournement sur la personne propre (*Die Wendung gegen die eigene Person*²). Le rêve combine ces deux mouvements : inversion du passif de la douleur à l'actif (donner un coup de poing au lieu de le recevoir), et retournement de la personne propre (l'analyste) à l'autre personne (l'analysant).

On voit bien à présent en quoi ce retournement constitue une résistance : s'il soulage l'analyste, c'est au prix d'une pulsion hostile à l'égard de l'analysant. L'inversion du passif à l'actif, provoque deux autres changements : le retournement de la personne propre sur le sujet et la transformation du contenu, (*Verwandlung des Inhalts*), c'est-à-dire la transformation de l'amour en haine.

Comme dans le passage de la version homo à la version hétéro de la bande de Mœbius, l'inversion d'une seule des composantes de la pulsion entraîne la modification des deux autres. « + » n'a plus le même sens s'il s'oppose à « - ». En fait, sans opposition, « + » n'a tout simplement aucun sens. Ainsi que je l'ai démontré³, il n'y a pas d'objet à une ou deux torsions. Sur une bande fermée, s'il y a une torsion, c'est qu'il y en a trois.

La bande de Mœbius hétérogène est aussi globalement unilatère, c'est-à-dire asphérique. Mais son écriture présente ce qu'est la fonctionnalité de l'asphérique en tant que mise en rapport :

- mise en rapport d'une face et de l'Autre face : l'analysant et l'analyste, mis en rapport par le signifiant

- mise en rapport de l'ensemble des deux faces (rouge et verte), c'est-à-dire le forclusif, avec le bord représenté par une surface (jaune), c'est-à-dire le discordantiel : le rapport au signifiant de l'analysant et de l'analyste.

- mise en rapport par le signifiant du signifié qu'il produit sur une face avec la signification qu'il engendre sur l'Autre face.

² Freud : 1915 « Pulsions et leurs destins », Métapsychologie, GW X, p.219, Gallimard, p.25 et RA : « De l'autisme » tome 1, p. 148 à 158 le chapitre « circularité de la pulsion »

³ cf. « Les trois torsions de la bande de Mœbius » disponible sur mon site : <http://perso.wanadoo.fr/toplogie/>

Autrement dit, ce qui est véritablement asphérique (discordantiel), c'est l'opposition asphérique (discordentielle) de l'asphérique (discordantiel) au sphérique (forclusif).

Entre ces deux protagonistes, un tiers s'est introduit. Ce dernier était d'abord une surface symptôme, dont le rapport avec quoique ce soit d'autre ne trouvait pas d'inscription, bref : une lettre volée. Cette lettre a retrouvé son expéditeur, et du coup son destinataire. Elle trouve sens (orientation) simplement dans le fait de séparer le signifié de la signification. Au stade où nous en sommes, ces deux derniers ne sont que l'analyste et l'analysant ; « madouleurauventre » ne prend sens que du fait de leur mise en rapport ; auparavant, comme tel, il n'avait pas trouvé ni signifié ni signification.

Deux rêves explicatifs

J'ai dit que je n'avais pas encore trouvé la signification de la douleur. Deux rêves successifs, dans les jours qui vont suivre, vont m'en donner les éléments.

1^{er} rêve

Je fais un stage ou une visite à l'étranger, dans une contrée très belle, une vallée environnée de collines assez adruptes, mais verdoyantes. Je fais partie d'un groupe. Je monte sur le pylône d'une sorte d'éolienne qui me fait penser à la tour du musée en l'île du lac de Vassivière, qui est aussi un lac de barrage. C'est un escalier en métal très sonore. Là-haut, il n'y a qu'un faible garde-fou, il est prudent de se tenir éloigné du bord. Je me dépêche de redescendre. Avec une fraction de ce groupe je gravis l'une des collines après avoir visité le fond de la vallée. D'en haut le paysage est magnifique. Soudain j'entends un bruit sourd, suivi de tremblements du sol. Ça dure très peu, mais je sais très vite ce dont il s'agit. Une fraction de colline vient de s'effondrer dans un lac de barrage, ce qui a provoqué une vague énorme, qui a franchi le barrage, et a submergé la vallée. Je redescends explorer les dégâts. Dans une sorte de cave ou de mine creusée dans le calcaire blanc, il y a eu une vingtaine de morts, des collègues de notre groupe qui en étaient encore à visiter ça.

Je m'en vais en remontant une route qui va franchir un col, à l'opposé de là où j'ai assisté à la catastrophe, mais là d'où est partie la vague. J'assiste à une curieuse conversation entre des gens à propos d'un matelas... je pense à ma mère qui retournait régulièrement son matelas. Les rues du village que je traverse sont des chemins en béton extrêmement pentu. Je me dis que je ne peux pas emprunter ces chemins, que seuls les gens du village, parce qu'ils sont habitués, sont susceptible d'y passer.

Pourquoi est-ce que ça a un rapport avec ce M. Alours ?

J'ai vu il y a quelques mois le film « La folie des hommes » qui raconte l'histoire vraie d'une catastrophe en Italie, semblable à celle que raconte mon rêve. Mais pourquoi en rêver à présent plutôt qu'il y a deux mois quand j'ai vu le film ? Parce que le réel déclencheur du rêve, c'est la douleur de mon analysant.

Il y a eu une période dans le courant de mon analyse, où j'ai eu peur des raz-de-marées. Il y en avait eu un à Antibes, ville où habite mon frère et ça m'avait fortement impressionné, au point que par la suite, chaque fois que je me retrouvais sur une plage, je regardais en arrière pour repérer les endroits élevés, ou les endroits par où fuir si un tel phénomène se reproduisait. Je l'ai analysé assez vite : j'ai peur de l'invasion de la mer, ma mère nommément. D'abord, j'ai pensé au fait qu'elle s'occupait trop de moi, qu'elle s'occupait de mon confort et de ma personne comme si j'avais encore 5 ans, comme le disait parfois mon père. Puis beaucoup plus tard, il m'est venu que cette pensée pouvait avoir inversé les données : c'est mon propre amour pour ma mère qui est envahissant. J'aurais

souhaité être envahit par elle et c'est ce que je craignais à la place, en prenant pour argent comptant les petites attentions qu'elle m'accordait alors que j'étais devenu adulte. Ces petites attentions étaient insultantes au rapport du désir catastrophique qui avait été le mien.

La montée de la tour qui me rappelle le lac de Vassivière vient faire phare (cette tour ressemblait à un phare de mer) pour éclairer la suite. Il s'agit bien là d'un lac de barrage, et en même temps de la mer. Donc de ma mère. Il y avait eu 2000 morts en Italie, je divise le chiffre par cent dans mon rêve : ma crainte est quand même devenue cent fois moins forte, à l'image de mon désir.

Mais j'avais été submergé par la douleur de ce M. Alours. Comme chaque fois que je me sens impuissant, je me retrouve confronté à l'impuissance structurale que nous éprouvons tous face à la mère.

La question reste à présent : puisqu'il y a eu identification au niveau de la douleur, est-ce que cela m'informe sur ce qui cause la douleur chez cet homme ? Est-ce bien cela, l'objet cause du désir, qui s'imaginarise comme mère ici et là ?

Un jour qu'il gémissait, plié en deux dans la salle d'attente, quelques quatre heures avant notre rendez-vous (il était venu demander des médicaments afin d'être soulagé, et on les lui avait refusé, on lui avait même dit de rentrer chez lui), je lui avais offert de le recevoir. Je l'avais écouté pendant une heure, en ne cessant de le convoquer à parler, ce qui n'était pas facile, submergé qu'il était par sa douleur. Il gémissait, criait, produisait des mouvements incoercibles de tension et de brusque détente de ses jambes, se tordant sur le divan. Néanmoins, il avait fini par me dire un certain nombre de choses fondamentales.

Voici d'abord un bref résumé de ce qu'il m'avait dit dans les séances précédentes, à lire avec toujours cette mise en garde : ce n'est que ce que j'ai cru retenir de ce que j'ai cru avoir entendu. Il était avec une jeune femme qui lui demandait des choses bizarres, comme de l'attacher pour faire l'amour... puis une copine de cette femme lui a fourni un travail dans un minitel rose. Il devait faire croire qu'il y avait un personnage réel derrière le minitel alors qu'il ne faisait qu'inventer des scénarios pour répondre à la demande de ses interlocuteurs...souvent des scénarios bizarres, avec de la violence... Bref, il a fini par quitter cette femme et ce travail, et depuis trois ans il n'a ni boulot, ni relation avec quiconque. Il est retourné vivre chez sa mère.

Or pendant sa crise dans mon bureau, il m'a raconté ceci : il profitait des absences de sa mère pour mettre les sous vêtements de cette dernière, et se masturber dans cette tenue, avec le fantasme suivant : il est l'objet d'un homme violent, qui jouit de lui comme d'une femme. Mais au moment de la jouissance, cet homme devient une femme. Cette sexualité le dégoûte. Il se voudrait normal, il a de l'intérêt pour les femmes, et consciemment, aucun désir pour un homme. Il voudrait se marier, avoir des enfants... bref, il se dégoûte de ne pouvoir se comporter autrement, et du coup il est pris de nausées incoercibles, qui l'amènent à vomir tout ce qu'il ingurgite, qui n'est plus que de l'eau quand il est dans ces états là, car alors, il ne peut absorber que de l'eau.

« L'identification, nous dit Freud, est la forme la plus originaire du nouage affectif (*Gefühlsbindung*) à un objet⁴ » ; elle fait appel à la phase orale du cannibale, lorsqu'il s'agissait de manger ses ennemis pour s'approprier leurs qualités. Il nous propose aussi ce scénario pour la genèse de l'homosexualité⁵ : pour le jeune homme qui a vécu dans un grande proximité avec sa mère, se produit un retournement (*Wendung*), et voilà qu'il s'identifie à sa mère pour s'occuper à son tour d'un jeune homme de la même façon.

⁴ Freud 1921 : « Psychologie des masses et analyse du moi » GW XIII, p. 118, Petite bibliothèque Payot (« Essais de psychanalyse » 1989) p. 170

⁵ id. p. 119

Il semblerait, si je m'en tiens à ses dires, qu'il soit dans une phase où ce retournement étant sur le point de se produire (coupure dans la bande de Möbius homogène, puis inversion du sens de la torsion), il s'y refuse. Son corps rejette tout ce qu'il absorbe, c'est-à-dire sa mère, en tant que tout ce qui rentre serait ce qui l'identifie à elle, lui qui se met *dans* ses sous-vêtements. De l'identification à une femme, il en sort, dans son fantasme, aussitôt qu'il a atteint la satisfaction. On pourrait en parler aussi en termes de Gödel et de Moebius⁶ : dans le fantasme qu'il décrit, il est à la fois *et* homme *et* femme. Il se retrouve donc dans une identification inconsistante au sens de Gödel. Face à lui-même, il en vient à perdre la face ; étant à la fois sur une face et sur l'autre, il est sur le bord, qu'il vit comme l'acoupure, et donc comme trace de coupure sur son corps : douleur.

Tout cela, c'est de l'interprétation que je ne considère pas comme légitime. Même si je reste au plus près de son dire, c'est néanmoins ce que j'ai cru entendre, rapporté au scénario de Freud, qu'il y a intérêt à remettre aussi en question.

Par contre, s'il est sur le bord, en tant que c'est ce qu'il manifeste par cris et gémissements, ce bord étant la limite du langage, j'y suis aussi.

Par contre, sur l'envahissement liquide de mon rêve, qui vient là parce que je me suis senti submergé par une identification, là-dessus, je peux en dire quelque chose. Quand l'étais petit, certains matins, juste avant d'aller à l'école, j'avais des crises de mal au ventre. J'en faisais part à ma mère, et il ne fallait insister beaucoup pour qu'elle me garde à la maison. Je constatais avec surprise, une heure après le début virtuel de l'école, que mon mal au ventre avait cessé. Bien entendu, je n'en soufflais mot à quiconque. Ma mère m'avait fait consulter plusieurs toubibs, avec des traitements divers, sans résultat notable. Je m'en étais ouvert à ma tante Sylvie, la sœur de mon père, qui, bien qu'habitant fort loin, me témoignait toujours une grande affection que je lui rendais bien. Car ma douleur était bien réelle, et j'aurais bien aimé m'en débarrasser, malgré les bénéfiques secondaires que j'en obtenais : éviter une école dans laquelle j'étais toujours mal à l'aise, et rester un peu plus auprès d'une mère que je trouvais fort distante, et qui, là, consentait à s'occuper de moi. Donc, ma tante Sylvie m'avait fourni un remède dont elle disait qu'il avait été souverain pour son cas, car elle avait souffert des mêmes maux. Ça s'appelait le Bromocarbone. C'était de grosses pastilles noires, à croquer en cas de douleur ; je m'étais mis à en prendre après chaque repas, car j'avais souvent mal à ces moments là. Ce n'était pas seulement l'école qui m'angoissait, mais aussi les repas, véritables pensums, où, non seulement ma parole n'y avait pas sa place, mais encore, il fallait y ingurgiter de tout, non par plaisir, mais parce qu'il le fallait. Et comme je n'aimais pas la viande, et qu'il « fallait » en manger pour grandir, je restais souvent devant mon assiette jusqu'à deux heures de l'après-midi, afin de satisfaire aux exigences des idées diététiques familiales.

Eh bien malgré cela, j'avais envie de me débarrasser de ce mal au ventre récurrent qui me pourrissait la vie. J'ai ingurgité l'amour de ma tante Sylvie avec le Bromocarbone et très vite, les maux de ventre sont devenu un souvenir auquel je ne pensais plus. Aucun doute qu'il s'agissait d'un substitut maternel lointain. J'étais à la fois dessus et dessous, c'est-à-dire à la fois trop près et trop loin de ma mère. En avalant quelque chose sous forme métaphorique, j'avais remplacé cette 3^{ème} dimension par sa représentation sous la forme du dedans-dehors, exactement comme dans le *fort-da* (loin-près).

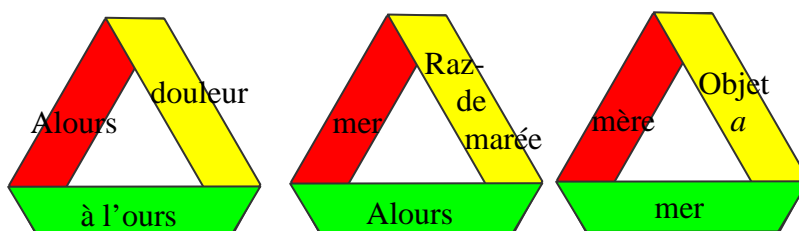
⁶ Je rappelle : théorème de Gödel : tout système formel comporte forcément une contradiction (inconsistance) ou un indécidable (incomplétude), on peut montrer que le champ du langage s'organise de ses propres failles. Bande de Möbius : elle écrit la contradiction par un bord, à la fois *et* dessus *et* dessous, l'indécidable par une surface qu'on ne peut affirmer *ni* dessus, *ni* dessous.

Je peux donc dire : mes maux de ventre, manifestations d'angoisse, me permettaient d'obtenir un refuge maternel contre les angoisses de la vie sociale. Je suis donc en mesure de formuler l'hypothèse que c'est exactement ce qui arrive à mon analysant... avec une petite différence, c'est que le dégoût le fait vomir (il rejette « dehors »), alors que j'ai un jour fait un choix symbolisé par le fait de manger quelque chose (coupure, passage de l'homogène à l'hétérogène, c'est-à-dire passage à une représentation « dedans »). Cette représentation s'est inscrite de manière inconsciente comme une zone rouge. C'est cette zone qui se trouve de nouveau sollicitée par une identification inconsciente au symptôme de mon analysant. Lui, il dit explicitement qu'il rejette, au sens d'un recraché, et même d'un vomir, l'identification qui se produit malgré lui avec sa mère. Mais encore une fois, dans ces formulations, je substitue ma parole à la sienne.

Si le premier rêve (l'ours) m'a permis de mettre un nom sur ma douleur – la douleur d'un autre – le second m'indique le rapport de cette douleur à l'Autre. Comme le dit Freud dans le rêve analysé au chapitre précédent, « je voulais m'avouer à moi-même une tendance semblable ». L'autre était pour moi, autrefois, ma mère, dont je désirais ardemment un peu d'attention. L'Autre interne, qui l'a pris en charge, est devenu crainte au lieu de désir, mer au lieu de mère, le mouvement restant le même : submersion. Mon 2^{ème} rêve est aussi une écriture de la pulsion, celle qui voudrait passer au-dessus des barrages de la loi, ce qui provoquerait des catastrophes. Œdipe, qui avait empesté Thèbes, en sait quelque chose. Ce rêve produit aussi une coupure avec une inversion du sens de la torsion. Cette fois, ce n'est plus du « madouleurauventre » qu'il est question mais du « jesuisubmergé » ou « jecraainsd'êtrenoyédansmapulsion », mais finalement pour être clair : « lapeurledésirdemamère ».

Je pourrais écrire les mêmes lettres que plus haut : le passage d'une bande homo à une bande hétéro, ou la coupure du bord d'une bande de Möbius hétéro, ou la triple mise à plat d'un bande hétéro. Ma peur du raz-de-marée était aussi un symptôme, s'écrivant d'une bande de Möbius homogène. Le rêve produit une inversion : non, je ne suis pas submergé, j'étais judicieusement monté sur la colline à côté. Monter sur un phare, c'est déjà l'expression phallique de la montée d'un désir ; mais j'ai pu repérer à quel point ce désir était dangereux, ce pourquoi je ne renonce pas à monter, mais sur une colline à côté : autrement dit, sur une autre femme.

Savoir faire avec son symptôme, c'est ça : faire un pas de côté si nécessaire. Je cesse d'être passif, je suis devenu actif, je suis monté sur la colline d'à côté, même si ne savais pas ce qui allait se passer. Je ne le savais pas dans la conscience qui était celle du rêve à ce moment-là. Mais je sais bien, à l'analyse, de quelles inscriptions présentes dans l'inconscient se nourrissait ce rêve. Le rêve produit une coupure : la montée du phare vient signaler par avance qu'il va être question de la mer, même si mes souvenirs récents parlent d'un lac de barrage. Judicieusement, il s'agit d'un phare placé sur l'île d'un lac de barrage, permettant la condensation entre les données récentes du film et les données anciennes de mon histoire. Les représentations de choses « glissement de terrain », puis « raz-de-marée » conduisent à la représentations de mots « mer », dont l'homophonie, comme pour « à l'ours », vient nommer le destinataire de la lettre volée : ma mère.



Sous « madouleurauventre », il y avait Alours, et sous Alours, il y a ma mère. Il n'est plus temps de dire que ce n'est pas elle⁷.

La douleur retrouve sa dimension d'affect : amour ou haine. Déjà métaphorisée en coup de poing, elle se métaphorise cette fois, en peur du raz-de-marée.. L'objet de cette peur ou de ce désir, si c'est mon analysant Alours qui en a été le signe déclencheur, c'est que sa douleur et, cette fois, ses propos, le situaient dans un désir paroxystique de la mère ; l'indice de vérité de sa parole ne peut que se trouver à l'endroit où il m'a touché, identique chez lui et chez moi, comme sont identiques les deux faces de la bande de Möbius. L'ampleur du raz-de-marée situe la dimension de l'affect dans l'ambiguïté du génitif, entre identification (désir de la mère – désirer comme elle, et être l'objet de son désir) et objectalisation (désir de la mère – la désirer comme objet).

En disant l'interprétation de mon rêve précédent, « un coup de poing à Alours », je rencontre un autre Réel qui ne peut encore se dire, mais qui métaphorise aussitôt les termes de mon dire en un écrit lisible dans le rêve suivant.

2^{ème} rêve explicatif,

3^{ème} de la série.

Je suis dans les chiottes d'un avion, on va atterrir. Quelque chose ne va pas qui déforme la structure de l'avion. la tôle se déchire ne face de moi, ou sur le côté après avoir commencé par se déformer. L'avion va-t-il tenir? En fait l'atterrissage se passe, l'avion roule jusqu'à son quai. Pendant tout ce temps je me demande s'il va tenir, quoique nous sommes au sol et rien de grave ne peut se passer. Mais quand même.

Je suis à l'étranger, à faire un stage ou quelque chose comme ça. Je veux cacher un CD de données dans un mur. Le mur est muni d'une sorte de niche, le long d'une allée en pente du jardin, est couvert de petites niches très clean, genre, Legrand, interrupteur, ou place pour un interrupteur. Néanmoins ça fait penser à la chapelle latérale d'une église, couverte d'ex-voto. Mais passe une très jolie jeune fille, blonde avec de longs cheveux lisses. Elle risque de me voir. Donc je le cache pas là ; je décide de l'enterrer un peu plus loin. Je commence à piocher dans un petit jardin, lorsque je suis jeté à terre par une vibration intense, qui pourrait faire penser à un tremblement de terre. Mais c'est un camion qui est rentré dans la petite falaise qui borde le jardin, et qui fait penser au jardin de mon frère Daniel, à Antibes. Le chauffeur descend en se tenant la tête. Ca n'a pas l'air trop grave, mais quand même. A ce moment là je me rends compte que moi-même, je suis blessé, j'ai une énorme blessure à la cheville, très profonde. La peau est entamée sur toute l'épaisseur du derme, et s'est retroussée à l'extérieur, un peu comme une chaussette. Il faut absolument que j'aille à l'hôpital pour me faire recoudre. J'ai très mal et je pense que ça va me faire encore plus mal quand on va me recoudre, à moins qu'on anesthésie localement.

⁷ Freud 1925 : « la dénégation » (« Die Verneinung ») GW XIV, p. 11. PUF „Résultats, idées, problèmes“, p. 135

Ca condense mon accident de tennis en Creuse, où je me suis cassé le tendon d'Achille, et l'accident raconté par une autre de mes analysantes en Italie : on l'avait recousue "à vif" (sans anesthésie) d'une plaie à la tête, pour la punir de son imprudence. Sur cette dernière, je reviendrai peut-être un jour, mais je la laisserai de côté pour l'instant.

Ma blessure à la cheville est assez explicite : c'est l'ouverture d'un vagin, la partie retroussée de la peau évoquant très évidemment les lèvres de la vulve. L'évocation de la douleur renvoie à celle de Jacques Alours dont j'avais parlé la veille avec une collègue ; j'avais dit qu'il s'agissait sans doute de castration. Pourquoi ça se condense aussi avec Daniel ? Parce que mon tendon d'Achille a cédé lors d'une partie de tennis avec mon copain homonyme Daniel. A la fin de mon rêve, un type me soutient pour marcher, comme Daniel l'avait fait pour m'emmener à l'hosto.

La douleur de mon réveil, après l'opération où l'on m'avait recousu le tendon d'Achille, s'est inscrite dans mon souvenir, « à vif », comme la pire de toutes celles que j'ai eu à supporter. Non seulement le rêve opère une coupure, mais ici, il en propose une image. Et cette dernière, par ses caractéristiques renvoyant à l'organe féminin, indique la liaison de la douleur avec la castration. D'autant que c'est un jeu de mot qu'il m'est arrivé de commettre, en parlant, sans filet, d'une partie de pénis.

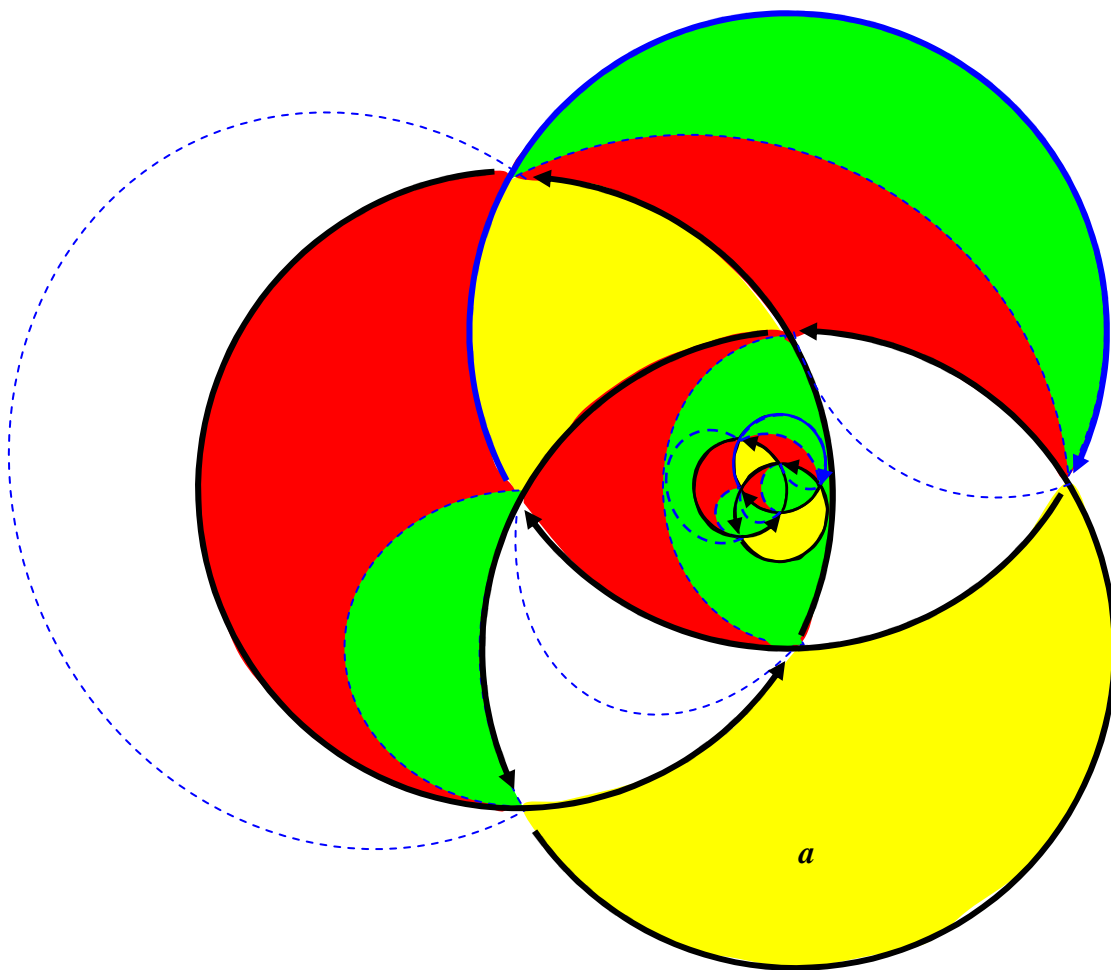
Je retrouve ma douleur du premier rêve sur une autre localisation corporelle, et sous une forme qui me permet de comprendre sa place dans la structure.

Je cherche à cacher quelque chose. C'est donc quelque chose de précieux, et comme il s'agit d'un CD de données, il ne faut pas aller très loin pour lire le souci de dissimuler un texte. La première partie du rêve, qui a l'air de n'avoir rien à voir, dans l'avion, indique par contiguïté ce dont il s'agit. Aux toilettes, c'est le sexe et les fonctions excrémentielles qu'on va dissimuler. L'avion est par ailleurs suffisamment phallique dans sa forme sans qu'il soit nécessaire de se voiler la face plus longtemps : ce déchirement de la tôle, c'est la castration. Elle risque de provoquer une catastrophe, non plus hydraulique, mais aérienne ; finalement il n'en est rien. J'ai quand même appris dans mes années d'analyse, que cette angoisse-là ne puisait ses ressources que dans l'imaginaire.

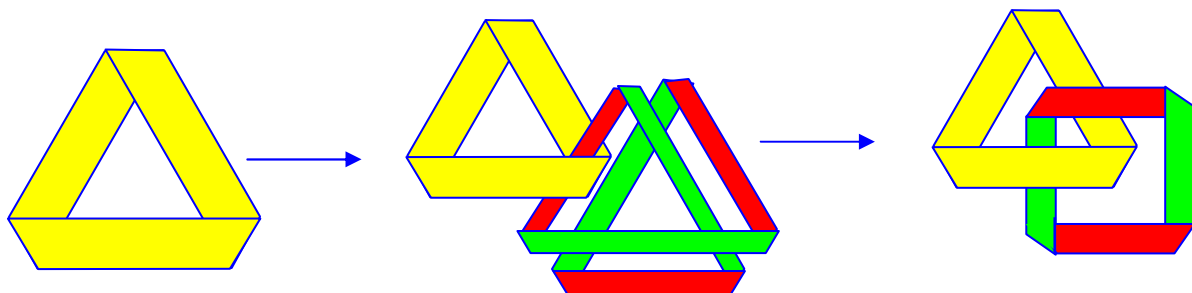
Dans ces données, inscrites sur le CD de mon inconscient, il y a donc ma propre angoisse de castration, qui ne trouve pas d'autre expression que la plus grande douleur physique que j'ai jamais pu éprouver. Y sont gravées également les lettres de mon ami Daniel, qui m'a pas mal castré en partageant la même femme que moi pendant trois ans, et mon frère Daniel, qui a eu l'impudence de partager la même mère que moi pendant quelques 50 ans. Toujours sur ce CD, je peux y lire aussi les dernières nouvelles, comme dans le journal, celles issues de ma relation avec Jacques Alours. Avec le jardin d'Antibes, le jardin de mon frère, c'est le raz-de-marée qui est encore un fois évoqué, de la même façon exactement que dans le rêve précédent : une vibration au sol, un bruit, l'idée d'un tremblement de terre.

Notons au passage le retournement (torsion) au moment du passage d'une partie du rêve à l'autre : dans la 1^{ère} partie je suis *dans* le phallus, dans l'avion, et c'est un objet métaphorique, dans la seconde, je suis dehors, et c'est un objet métonymique. Ce retournement s'évoque plus loin dans le retournement de la peau.

Le tremblement de terre, la catastrophe, c'est donc la castration, dans sa liaison à l'Œdipe. Dans le récit de Sophocle (ci-dessous, le grand nœud) s'inscrit le même retournement : dans une parole tenue *après*, est inscrite une parole tenue *avant*, celle de l'oracle (ci-dessous, le petit nœud au centre). Et les deux sont identiques.



Plus simplement il s'agit de la coupure à deux tours le long d'une bande hétéro, qui aussi souvent qu'on l'effectue, ne fera que produire encore et toujours la même structure, ouverte sur cette bande jaune asphérique qui ne cesse pas d'appeler la coupure, et pour cause : c'est la coupure elle-même.



Outre un signifié et une signification (les zones vertes et rouges) on obtient à nouveau une bande désorientée (jaune) dans laquelle on peut reproduire la même opération, et ainsi de suite. La structure qu'on trouve après n'était donc que reproduction de la structure qui était là avant.

Finalement, ce dont il s'agit, c'est d'une écriture de la structure, décrivant son propre fonctionnement de dialectique entre un dire qui, s'inscrivant comme réel (celui de l'oracle),

fait advenir, faute de parole, cette écriture comme telle (son accomplissement dans le récit de Sophocle). On y distinguera trois zones :

- tu tueras ton père (une des trois zones rouges et vertes)
- tu coucheras avec ta mère (une des trois zones rouges et vertes)
- « et ceci est écrit ». (une des trois zones rouges et vertes)

- la 4^{ème} zone restant « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » : l'objet *a* (zone jaune en bas), tandis que sa fonction, cause du désir, sera lue dans les 4 zones de trous (blanches), car faute de support, il ne peut rien s'y écrire. Une nuance supplémentaire se lira encore entre les zones de trous repérées par le passage de la coupure, où la fonction fonctionne (*ni* sur un bord, *ni* sur l'autre), et celle laissée en dehors du passage de la coupure (en jaune, en haut), où elle est bloquée en objet (*et* sur un bord *et* sur l'autre, puisqu'il n'y a qu'une face).

Cette parole oraculaire fonctionnant comme un écrit, comme un objet immuable se confondant avec la réalité à venir, elle se présente comme une troisième dimension (la parole) qui a pris de la surface (l'écrit) en se combinant à une autre dimension. Cette autre dimension, c'est celle de la croyance, l'entendu (« y ») qui confère au dire (« x ») cette dimension incestueuse de vérité copulant avec le Réel ($S = x. y$, surface inorientable). Comme nous l'avons vu plus haut, il s'agit de la bande de Möbius homogène, coupure qui, de n'être qu'un bord, sans confrontation aux deux faces d'une surface, devient une surface. La douleur, imaginable comme rupture du tendon d'Achille, ou comme castration, n'est rien d'autre que la perte de la troisième dimension, « z », dimension phallique de la parole comme telle qui, portant doute sur la croyance en l'oracle, vient perforer la surface de l'écrit.

C'est là où on pourra toujours dire qu'on peut faire dire ce qu'on veut à la topologie. Il y a huit zones, on va donc s'arranger pour leur trouver un nom et une fonction. Car la structure topologique de l'écriture du nœud est là, irréfutable, tout comme celle de la bande de Möbius, avec ses oppositions : bord/surface, face Une/face Autre, torsions « + » /torsion « - ». Ce qu'on en déduit pour la psychanalyse, je le pose là, comme discutable.

Néanmoins, je pense qu'on tirerait profit à lire cette structure comme Lacan nous y invite, comme l'appareil psychique, articulant dans le langage l'Œdipe (tu tueras + tu coucheras) et la castration (et ceci est écrit). La circularité de cette écriture indique qu'on retrouve à la fin de l'histoire ce qu'il y avait au début, plus ces zones jaunes qui ne cessent pas de ne pas s'écrire : le plus-de-jouir. La castration se lit comme corollaire de l'écriture -c'est-à-dire de cette inscription que nous appelons mémoire - : c'est la perte de la 3^{ème} dimension, et l'avènement, à la place, de la représentation, nécessitant une 4^{ème} dimension : sur les deux dimensions de la feuille viennent se déposer les deux dimensions de l'écriture. Deux faces se trouvent ainsi séparées en même temps que réunies.

Ce qui se retrouve à la fin du récit de cette courte analyse, c'est la castration. Elle était déjà là au début : le premier rêve ne met-il pas en scène, sur fond de douleur, un membre séparé du corps ? Ce dernier n'a-t-il pas l'air de sortir du cadre à deux dimensions de la scène, comme 3^{ème} dimension s'érigeant depuis le ventre de l'ours jusque vers une coupure qui coïncide avec les limites de la représentation ? Ainsi s'écrit-elle sous forme de phare, de colline et de montée dans le 2^{ème} rêve, de trou dans la falaise et dans le mollet dans le troisième rêve. C'est donc aussi de la représentation comme telle dont il est question : elle suppose de faire le deuil de la 3^{ème} dimension. Impossible de la trouver sur ces curieux ex-voto en forme d'interrupteurs lisses, ni en creux, ni en relief : là-dessus, ni inscription, ni faille où insérer le CD de données. Que ce soit de la mort ou de la castration, quoiqu'on en dise, il restera toujours quelque chose qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, faute de trouver surface d'inscription convenable... qui fera toujours le moteur de toutes les histoires.

La division du sujet s'inscrit ainsi dans la structure par le pointillé bleu de la coupure dans la surface que circonscrit le nœud borroméen, tout comme dans les trois traits de pli de la bande de Möbius. De ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, se produit cette coupure littorale se refermant sur elle-même après avoir parcouru six zones sur huit, de même que les trois torsions de la bande de Möbius recousent la surface sur elle-même. Dans chacune des six zones ainsi orientées, se reproduit l'inscription du résultat de la division qu'opère la parole, - réduite à son minimum de deux zones dans la bande de Möbius - qu'elle soit consciente (dans les zones de trou, la parole effectivement énoncée) ou inconsciente (dans les zones de plein s'effectue la division du conscient (signifié) et de l'inconscient (signification).

A part une petite notation sur la dialectique entre l'être et l'avoir du phallus (dans le trou de l'avion, dans le trou de la chapelle, puis, passage du trou à l'extérieur, dans la blessure au mollet) je n'ai encore pas fait de commentaire sur la première partie de ce rêve, c'est-à-dire sur cette caverne faisant penser à une chapelle couverte d'ex-voto. On pose des ex-voto pour remercier la divinité d'avoir exaucé un vœu. Ainsi, au frontispice de ce rêve s'inscrit la loi des rêves découverte par Freud : ici va s'écrire l'accomplissement d'un désir. Aussitôt dit, aussitôt fait : je cherche la fente qui me permettra d'introduire mon CD, et je ne trouve que ces plaques plates, sans faille ni manette d'interrupteur. Autrement dit, je cherche à assouvir un désir sexuel, mais je ne trouve pas de représentation du sexe féminin. La jeune femme qui passe à cet instant vient le confirmer. Je ne voudrais pas qu'on me surprenne avec ce désir, qui reste entaché de honte malgré les années d'analyse. Et cette honte le rattache au prologue aéronautique : je suis comme le père d'Amélie Poulain, je n'aime pas pisser à côté de quelqu'un, parce que je n'aime pas être vu dans l'exécution de cette fonction. Vraisemblablement, si j'en crois ce prologue, toute miction met en jeu quelque chose de l'ordre de la castration, ou du moins, la rappelle de façon lointaine.

Mais il y a plus. Puisque j'ai été surpris, et que je veux vraiment me cacher, je décide d'enterrer ce CD dans quelque chose qui me rappelle le jardin de mon frère, à Antibes. Ce qui me renvoie au fait que mon frère et moi sommes les seuls survivants de notre famille. Ensemble, nous avons déjà enterré son frère jumeau et nos deux parents. Derrière la castration, qui va violemment être mise en scène l'instant d'après, se profile tout simplement la mort. Or qu'est-ce que la mort ? En-deçà du fait que, comme Réel, on ne peut rien en dire, on peut quand même noter que c'est elle qui nous pousse à dire et à écrire, nous renvoyant à ce que disait Lacan de l'origine du langage : même si nous ne pouvons rien dire de cette origine, il semble nécessaire de la faire coïncider avec celle de la première tombe, c'est-à-dire de la première inscription. Maintenant, les inscriptions se font sur des CD, à entendre décédés.

Mort et castration ne sont jamais que deux images possibles du trou. D'un trou, on ne peut rien dire, on ne peut rien saisir, sauf à en passer par ses bords. Mais du coup, des bords, on n'en a que si on a fait trou. C'est ce que je suis en train de faire dans mon rêve.

C'est vraisemblablement ce qu'essaye J.Alours avec son mal au ventre. Il n'a pas encore pu en passer par les images de ses rêves afin de trouver un expéditeur et un destinataire à la lettre volée qui lui reste en souffrance sur l'estomac. Faire son trou, c'est bien aussi l'accomplissement d'un désir, du désir fondamental de se saisir de l'insaisissable, ce qui donne une définition du désir... et du symbolique, dont on comprend ici le lien avec la pulsion de mort.

Avec ces évocations de la castration et de la mort, c'est-à-dire du symbolique qui s'exprime dans le nouage de l'écriture et de la parole, nous retrouvons la première proposition inscrite dans l'inconscient sous la forme du « *madouleurauventre* ». Cette holophrase était un trou dans le signifiant, au sens d'une surface innommable (zone jaune), impossible à référer à d'autres signifiants. En fin de parcours elle se retrouve comme imaginariation du trou, mais cette fois il s'agit de la trouure, c'est-à-dire de l'acte de trouer, de trouer une surface afin de lui donner la mobilité d'une page qui se tourne et se retourne sur ses deux faces (rouge et

verte), et surtout, qui se couvre de ces trous symboliques que sont les écritures, en tant qu'elles sont rendues vivantes par l'énonciation, trouure qui, lisant à haute voix ce qui est écrit, contribue à en modifier le contenu.

«Savoir faire avec son symptôme » : c'est ainsi que Lacan définissait la fin de l'analyse.

Alors, et mon analysant ? Après trois mois de travail, il me téléphone pour m'informer qu'il arrête l'analyse : il vient de partir de chez sa mère pour aller vivre chez son frère, dans une très lointaine banlieue. Il espère continuer avec quelqu'un d'autre, situé plus près de son nouveau domicile. Je lui ai répondu que, compte tenu de mon investissement personnel dans ce travail, je souhaitais continuer à le voir. Mais il n'a pas donné signe de vie depuis.

Il est possible que la haine à son égard, que j'ai découverte grâce à mon rêve, ait produit l'effet attendu, c'est-à-dire l'éloignement qui garantit du risque de voir réapparaître le symptôme. Il me semblait pourtant que l'analyse du rêve m'avait permis d'inverser le sentiment : c'est avec chaleur que je lui avais fait part de mon désir de le revoir.

Echec ? Oui, parce qu'il a interrompu son analyse. Non, parce qu'il opéré un mouvement majeur : partir de chez sa mère.

J'aurais pu choisir un cas dans lequel j'aurais pu dire avec certitude : eh bien, voilà, l'analyse de mes résistances a permis l'avancée du discours de cet analysant jusqu'à une réussite complète de l'analyse, avec ce qu'elle amène de surcroît : la guérison.

Ça m'aurait certainement construit une meilleure réputation.

Malheureusement, ce n'est pas lorsque tout se passe bien que je me sens le plus sollicité. C'est lorsqu'il y a problème, au contraire, et que je suis convoqué au plus fort de mes résistances, que je trouve l'énergie nécessaire à l'accomplissement de ce travail de recherche.